

La Faim

Taha Hussein

Kawkab al-Charq — 10 juillet 1933

Que notre ministère soit tendre envers les pauvres, doux avec les misérables, les entourant d'une bonté sans limites, les enveloppant d'une compassion qui ne connaît pas de fin, écartant d'eux la douleur de la faim, chassant d'eux la peine et le malheur, et les comblant de facilité et de bien-être — voilà une chose qui n'admet pas le moindre doute, à moins d'être un esprit buté épris d'entêtement, ou un ergoteur acharné à la dispute. Dans quel pays de la terre, malgré cette terrible crise, voit-on les pauvres et les misérables jouir d'une vie aisée, prenant des plaisirs de l'existence tout ce qu'ils veulent, et plus encore, comme on les voit en Égypte aujourd'hui ? Vous pouvez parcourir les villes et les bourgs et sillonner tous les coins de la campagne sans trouver un seul failli, ni un seul homme dans le besoin ; vous ne trouverez personne de malheureux dans la vie, ni de désespéré, ni de las. Les hommes, tout simplement, baignent dans une sérénité qu'aucun trouble n'obscurcit, une douceur qu'aucune rudesse ne vient altérer. Tous sont gais et allègres, tous sont contents et réjouis, tous sourient à la vie, l'embrassent, et en redemandent. Vous pouvez parcourir Le Caire et y voir de telles manifestations de bonheur et d'aisance, de tels signes de bien-être et de limpidité dans l'existence, que vous serez contraint de vous demander : comment les pauvres et les misérables de la terre ont-ils pu se détourner de l'Égypte ? Comment ne s'y sont-ils pas précipités, n'ont-ils pas afflué vers elle, maintenant qu'en ces jours sombres l'Égypte est devenue, sans nul doute ni contestation, le paradis de Dieu sur la terre ? Voltaire s'était moqué, dans l'un de ses célèbres contes, d'un pays quelque part en Amérique où les gens marchaient sur l'or, où les enfants jouaient avec des pierres précieuses, et où la valeur des métaux et des gemmes avait tellement chuté que les hommes dédaignaient de les prendre pour moyen d'échange ou pour prix d'achat et de vente.

Voltaire se moquait lorsqu'il dépeignit ce pays. Mais si Voltaire avait vécu jusqu'à cette heureuse époque que nous habitons, il aurait appris que sa moquerie est devenue vérité, et que sa plaisanterie est devenue réalité sérieuse ; et que si les gens en Égypte ne marchent pas sur l'or, et si les enfants n'y jouent pas avec les perles et les rubis, du moins les gens qui y vivent ne connaissent ni douleur ni malheur, et n'ont pas peur d'être atteints par la douleur ou le malheur.

Aussi ai-je été saisi du plus profond étonnement lorsqu'un groupe de gens s'avança vers moi, épuisés par la faim, brisés par la privation, portant sur eux toutes les marques de la misère, la voix si affaiblie qu'ils pouvaient à peine s'adresser à vous d'un ton ferme, plein et assuré. Quand je vis pour la première fois ces malheureux démunis, je n'eus aucun doute qu'il s'agissait d'un groupe d'étrangers que le malheur avait frappés dans leur propre pays, à qui la vie s'était rétrécie dans leur patrie, et qui s'étaient donc rendus en Égypte pour y trouver facilité et abondance, et se réfugier dans le bien-être et la prospérité qu'elle recèle. Mais à peine eus-je commencé à leur parler et à les écouter que mon étonnement redoubla jusqu'à son comble — car j'appris que ces gens étaient Égyptiens. Oui, Égyptiens ! Avez-vous entendu ? Ce sont des Égyptiens que la faim brûle, que le dénuement consume, incapables de rentrer chez eux parce qu'ils ont des femmes et des enfants qui ont passé toute la journée sans trouver de nourriture et sans parvenir à dormir. Et ce sont pourtant des Égyptiens qui vivent sur les rives du Nil. Pouvez-vous l'expliquer ? Pouvez-vous trouver quelque raison à cela ? De la misère en Égypte — une misère qui laisse les gens affamés et sans sommeil — et Sidqi Pacha comme Premier ministre, lui précisément qui prit la tête du gouvernement d'Égypte et fit serment à l'aisance et au bien-être qu'ils régneraient sur elle aussi longtemps qu'il en serait le chef.

De la misère en Égypte, et pourtant ce ministère qui est à la tête des affaires d'Égypte est celui qui toucha la vallée du Nil de sa baguette magique, si bien que toute sa stérilité se mua en fertilité, et que l'Égypte devint la parure du monde et sa joie, l'objet de tous les désirs et de tous les espoirs. Oui, il y a de la misère en Égypte, et il y a en Égypte des gens qui souffrent les tourments de la faim — non seulement la faim qu'ils ressentent eux-mêmes, mais la faim que ressentent leurs femmes et leurs enfants. Je ne pouvais y croire ni m'y résoudre, aussi me mis-je à questionner ces gens, à les presser, à les adjurer solennellement, jusqu'à ce qu'il ne me restât plus aucune place pour douter qu'ils disaient vrai, qu'ils étaient bien Égyptiens, et qu'ils étaient un groupe d'ouvriers qui avaient travaillé à la compagnie de tramways, et que lorsque la grève survint et que l'histoire de la grève se déroula, ils furent coupés de leur travail pour telles ou telles raisons que l'on peut accepter ou non, considérer licites ou non ; de sorte qu'ils sont maintenant sans emploi, maintenant affamés, maintenant consumés par le feu de la misère et du malheur. Sont-ils peu nombreux ? Peut-être, peut-être pas — ils sont quelque part entre deux et trois cents. Et autour du cou de chacun d'eux

pèsent une femme et des enfants, tous souffrants, si bien qu'ils atteignent le millier ou davantage. Mille affamés dans la ville du Caire, c'est beaucoup si vous aimez la justice, la droiture et la compassion. Mille affamés dans la ville du Caire, c'est peu si ce que vous voulez, c'est des statistiques. Et la mesure de ces mille affamés à côté des dizaines et des centaines de milliers qui ne connaissent ni la faim ni la privation est une chose. Mais qu'ils soient peu ou nombreux, ils sont mille, et ils sont mille Égyptiens qu'en aucune circonstance il ne devrait être permis d'affliger à ce point, et qu'en aucune circonstance il ne devrait être permis de brûler au feu de la misère à ce point. Lorsque vous constaterez qu'ils n'ont pas faim, et ne voient pas leur famille avoir faim, parce qu'ils auraient négligé leur travail ou pris goût à l'oisiveté, mais que c'est leur propre faim et la faim de leur famille qui les accable parce qu'ils ont demandé un traitement équitable et se sont vu opposer la cruauté et l'injustice — alors vous comprendrez que ces gens ont un droit, et que ce droit s'impose à notre ministère, notre ministère de la richesse et de l'aisance, notre ministère de la joie et de la clarté, comme une obligation impérieuse dont il doit s'acquitter. Nous leur devons le droit de manger après avoir eu faim, de boire après avoir eu soif, de sentir leurs cœurs s'installer paisiblement dans leurs poitrines, et d'être épargnés des gémissements de leurs femmes — tout cela parce qu'ils sont entrés en conflit avec la compagnie de tramways, ont fait grève avec les grévistes, ont été usés par la compagnie, et n'ont pas été secourus par le gouvernement. Or il était du devoir du gouvernement de les secourir, de lever l'injustice de sur leurs épaules et de préserver pour eux la dignité des Égyptiens — jusqu'à ce que, accablés par l'épreuve au point d'en être épuisés et de voir leur résistance dépassée, ils soient retournés au travail et aient été accueillis par la compagnie avec mépris et mauvaise foi ; et la compagnie s'est mise à licencier les uns et à ignorer les autres jusqu'à ce que leur situation se soit dégradée jusqu'à cet état.

Pendant la grève, le gouvernement voulait protéger la compagnie contre les grévistes et protéger le travail contre les grévistes. C'est le droit du gouvernement et son devoir. Mais il s'est montré excessif dans l'exercice de ce droit, et excessif dans l'accomplissement de ce devoir, si bien que la protection de la compagnie se mua en poursuite des grévistes, et que la protection du travail se mua en oppression des ouvriers. Les gens regardèrent et virent le gouvernement arrêter les ouvriers en grand nombre, de façon étrange, et s'interposer entre eux et la possibilité de se rassembler pour délibérer entre eux. Les gens regardèrent et virent le gouvernement traiter la compagnie avec

indulgence et brusquer les ouvriers. Ils virent le gouvernement montrer à la compagnie une douceur dont seule la sévérité qu'il montrait aux ouvriers était l'équivalent. Et les gens regardèrent et virent le gouvernement ne pas contraindre la compagnie à exécuter le contrat qui la liait à l'État lorsqu'elle se vit accorder le monopole de ce type d'activité. Et maintenant les gens regardent et voient des centaines d'Égyptiens affamés, ne sachant comment chasser la faim d'eux-mêmes et de leurs familles. N'est-il pas du droit du gouvernement de regarder ces gens d'un regard de sympathie, de douceur, de bienveillance et de compassion ? Si, certes — et pourtant on nous dit que la police continue de les suivre et de les surveiller, et qu'à tout moment ils risquent de recevoir l'avertissement que l'on sert aux vagabonds. Le ministre de l'Intérieur doit réfléchir au sort de ces gens et prendre contact avec la compagnie de tramways à leur sujet. Si les Anglais protègent les étrangers en Égypte — et parmi eux les propriétaires de cette compagnie — sans ménager leurs efforts dans cette protection, allant même jusqu'à l'excès, alors il se peut fort bien que les Égyptiens aient le droit de protéger leurs propres concitoyens — non de façon excessive ou disproportionnée, disons-nous, mais sans négligence ni défaillance non plus. Et si les étrangers disposent, en la personne du directeur européen de la sécurité, d'un puissant appui auquel se tourner, il est juste que les Égyptiens disposent, en la personne du ministre de l'Intérieur, d'un puissant appui auquel se tourner également. C'est une honte que mille habitants du Caire souffrent de la faim pour la seule raison qu'un conflit a éclaté entre des ouvriers égyptiens et une compagnie étrangère. Que le ministre de l'Intérieur consacre une heure de sa journée à l'affaire de ces gens ; et qu'il soit en cette heure un homme de fermeté, de résolution et d'équité — et peut-être y parviendra-t-il.